

« Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains ?
 « Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes.
 « Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
 « Et l'hymen nous a joint par tant et tant de nœuds,
 « Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux ;
 « Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes ;
 « Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
 « Où la mort des vaineus affaiblit les vainqueurs,
 « Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
 « Nos ennemis communs attendent avec joie
 « Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
 « Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
 « Dénué d'un secours par lui-même détruit.
 « Ils ont assez longtemps joui de nos divorces ;
 « Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
 « Et noyons dans l'oubli ces petits différends
 « Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
 « Que si l'ambition de commander aux autres
 « Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
 « Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
 « Elle nous unira, loin de nous diviser.
 « Nommons des combattants pour la cause commune ;
 « Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;
 « Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
 « Que le faible parti prenne loi du plus fort :
 « Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,
 « Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
 « Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
 « Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
 « Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
 Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
 Reconnaît un beau-frère, un eousin, un ami ;
 Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
 Volaient, sans y penser, à tant de parricides,
 Et font paraître un front couvert tout à la fois
 D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.
 Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
 Sous ces conditions est aussitôt jurée :
 Trois combattront pour tous ; mais, pour les mieux choisir,
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :

Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux ! que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
 Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
 Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme :
 Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;
 D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
 Chacun va renouer avec ses vieux amis.
 Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères ;
 Et mes désirs ont eu des succès si prospères,
 Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
 Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
 Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
 Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
 Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels
 J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime ;
 Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :
 Cette superbe ville en vos frères et vous
 Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;
 Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres
 D'une seule maison brave toutes les nôtres .

Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
 Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
 Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
 Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
 Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
 En pouvait à bon titre immortaliser trois ;
 Et, puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
 M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
 Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
 Me font y prendre part autant que je le puis :
 Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
 Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte.
 La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
 Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
 Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;
 En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
 Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
 Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
 Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.
 C'est un aveuglement pour elle bien fatal
 D'avoir tant à choisir et de choisir si mal.
 Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
 Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle :
 Mais, quoique ce combat me promette un cercueil,
 La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
 Mon esprit en conçoit une mâle assurance ;
 J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
 Et du sort envieux quels que soient les projets,
 Je ne me compte point pour un de vos sujets.
 Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
 Remplira son attente, ou quittera la vie.
 Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement ;
 Ce noble désespoir périt malaisément.
 Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette
 Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.
 Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
 Dures extrémités de voir Albe asservie,

Où sa victoire au prix d'une si chère vie,
 Et que l'unique bien où tendent ses desirs
 S'achète seulement par vos derniers soupirs !
 Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?
 De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre ;
 De tous les deux côtés mes desirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
 Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
 Et je la recevrais en bénissant mon sort,
 Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
 La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ;
 Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
 On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II. — HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?
 Ce choix vous déplait-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend ;

Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur dont l'ordre ici m'envoie

Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort :
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible, et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,
Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.
Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire,
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ;
Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur ;
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie :

Une telle vertu n'appartenait qu'à nous.
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare ;
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome ;
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme :
Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;
J'ai pitié de moi-même, et jette un oeil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, et je plains ce qu'il m'ôte ;
Et si Rome demande une vertu plus haute,
Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être ;
Et, si vous m'égalez, faites-le mieux paraître.
La solide vertu dont je fais vanité
N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ;
Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière

Que dès les premiers pas regarder en arrière.
 Notre malheur est grand; il est au plus haut point;
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point :
 Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie;
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
 Qui, près de le servir, considère autre chose,
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien.
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère;
 Et, pour trancher enfin ces discours superflus,
 Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue;
 Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue;
 Comme notre malheur elle est au plus haut point :
 Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
 Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
 En toute liberté goûtez un bien si doux.
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
 Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme
 A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
 A vous aimer encor si je meurs par vos mains,
 Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV. — HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
 Ma sœur?

CAMILLE.

Hélas! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur;
 Et, si par mon trépas il retourne vainqueur,
 Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,

Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
 Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
 Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
 Comme si je vivais, achevez l'hyménée;
 Mais, si ce fer aussi tranche sa destinée,
 Faites à ma victoire un pareil traitement,
 Ne me reprochez point la mort de votre amant.
 Vos larmes vont couler et votre cœur se presse.
 Consomez avec lui toute cette faiblesse,
 Querellez ciel et terre, et maudissez le sort,
 Mais après le combat ne pensez plus au mort.

A Curiace.

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
 Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V. — CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace? et ce funeste honneur
 Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
 Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
 Je vais comme au supplice à cette illustre emploi;
 Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi;
 Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime;
 Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
 Elle se prend au ciel et l'ose quereller.
 Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connais mieux; tu veux que je te prie,
 Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à ta patrie.
 Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
 Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
 Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre;
 Autre de plus de morts n'a converti notre terre :
 Tont nom ne peut plus croire, il ne lui manque rien;
 Souffre qu'un autre aussi puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
 Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,

Pourrai-je toutefois vous faire une prière
 Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère?
 Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
 A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
 La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
 Enfin, je veux vous faire ennemis légitimes.
 Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
 Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
 Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne;
 Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,
 Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
 Albe le veut, et Rome, il faut leur obéir.
 Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge :
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
 Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
 Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
 Mais quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
 Le zèle du pays vous défend de tels soins;
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
 Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
 Commencez par sa sœur à répandre son sang,
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
 Commencez par Sabine à faire de vos vies
 Un digne sacrifice à vos chères patries :
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
 Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
 Quoi! me réservez-vous à voir une victoire
 Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
 Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
 Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu.
 Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne;
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.
 Sus donc! qui vous retient? allez, cœurs inhumains :
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
 Vous ne les aurez point au combat occupées,

Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
 Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

CURIACE.

O ma sœur!

CAMILLE.

Courage! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlisent :
 Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs?
 Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense,
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
 Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu
 Avec toute ta force attaquer ma vertu?
 Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
 Et me laisse achever cette grande journée.
 Tu me viens de réduire en un étrange point;
 Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
 Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
 La dispute déjà m'en est assez honteuse.
 Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

SCÈNE VII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE,
 SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes?
 Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
 Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
 Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs,
 Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse;
 Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
 Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
 Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre

Pourrai-je toutefois vous faire une prière
 Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère?
 Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
 A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,
 La mettre en son éclat sans mélange de crimes;
 Enfin, je veux vous faire ennemis légitimes.
 Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :
 Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
 Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne;
 Et, puisque votre honneur veut des effets de haine,
 Achetez par ma mort le droit de vous hair :
 Albe le veut, et Rome, il faut leur obéir.
 Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge :
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
 Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
 Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
 Mais quoi! vous souilleriez une gloire si belle,
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
 Le zèle du pays vous défend de tels soins;
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins.
 Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire;
 Commencez par sa sœur à répandre son sang,
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
 Commencez par Sabine à faire de vos vies
 Un digne sacrifice à vos chères patries.
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
 Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
 Quoi! me réservez-vous à voir une victoire
 Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
 Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
 Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu.
 Ma mort le prévientra, de qui que je l'obtienne;
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.
 Sus donc! qui vous retient? allez, cœurs inhumains :
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains;
 Vous ne les aurez point au combat occupées,

Que ce corps au milieu n'arrête vos épées;
 Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme!

CURIACE.

O ma sœur!

CAMILLE.

Courage! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs, vos visages pâlisent :
 Quelle peur vous saisit? Sont-ce là ces grands cœurs?
 Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine? et quelle est mon offense,
 Qui t'oblige à chercher une telle vengeance?
 Que t'a fait mon honneur? et par quel droit viens-tu
 Avec toute ta force attaquer ma vertu?
 Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
 Et me laisse achever cette grande journée.
 Tu me viens de réduire en un étrange point;
 Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
 Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse;
 La dispute déjà m'en est assez honteuse.
 Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre; on vient à ton secours.

SCÈNE VII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE,
 SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est-ce ci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes?
 Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
 Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
 Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs,
 Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse;
 Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
 Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
 Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre

Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;
Et, si notre faiblesse ébranlait leur honneur,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.
Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes ;
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII. — LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et, de grâce, empêchez surtout qu'elles ne sortent.
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;
Et ce qu'elles nous font ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice ;
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments ;
Pour vous encourager ma voix manque de termes ;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces ;
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces ;
Cessons de partager nos inutiles soins ;

Souhaitons quelque chose et craignons un peu moins.
Mais las ! quel parti prendre en un sort si contraire ?
Quel ennemi choisir d'un époux ou d'un frère ?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres ;
Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres ;
Regardons leur honneur comme un souverain bien ;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains ;
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains ;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire
Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;
Et, sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang,
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille ;
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai tiré le moyen d'en avoir de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui, dans le fort des ombres,
Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abimer dans plus d'obscurité.
Tu charmais trop ma peine, et le ciel qui s'en fâche
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
Que pour considérer aux dépens de quel sang.